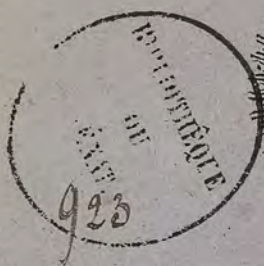


THEATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



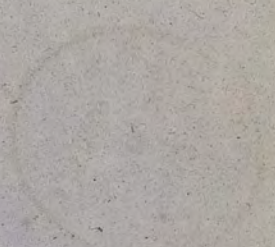
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou

7



BRITISH LIBRARY



BRITISH LIBRARY

BRITISH LIBRARY

L'HEUREUX ÉVÉNEMENT,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES,

Par le Citoyen J O L I N , Homme de Loi.

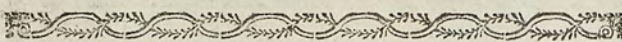
Tôt ou tard, la vertu reçoit sa récompense,
Et le vice, des Dieux attire la vengeance.



A O R L É A N S ,

Chez L É T O U R M Y , Imprimeur - Libraire, place
de la République, n.° 39.

AN HUITIÈME.



ACTEURS.

DORANTE.

CLÉANTINE, épouse de Dorante.

SOPHIE, fille de Dorante.

VALERE, orphelin, élevé par la famille Dorante,
amant de Sophie.

LEANDRE, rival de Valere.

JULIE, fille de Dorante.

VALMON, Notaire & homme de confiance de la
famille Dorante.

DURANDAL, Huissier.

GOURMANDIN, Huissier.

FRONTIN, valet.

JUSTINE, soubrette.

*Le Théâtre doit représenter un Salon richement orné,
où l'action doit se passer.*



L'HEUREUX ÉVÈNEMENT,
C O M É D I E.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Sallon.

SCENE PREMIÈRE.

JUSTINE.

HÉLAS ! qui auroit jamais cru que Frontin m'eût été infidèle ; par son langage séduisant il a su me tromper ; par mes actions , je saurai me venger , & s'il a su trouver une autre maîtresse , pourquoi ne trouverois-je pas un nouvel amant ; mais avant de faire une autre conquête , cherchons à éclaircir mes soupçons , l'occasion est favorable ; le voici qui s'avance.

SCENE II.

FRONTIN, JUSTINE.

FRONTIN, *en s'avancant lentement.*

Toujours rêveuse , on diroit qu'elle rumine le jour sur ce qu'elle doit faire la nuit . ou qu'il se trame en

son cerveau féminin quelque chose d'extraordinaire ; mais approchons & sondons jusqu'au... jusqu'au plus profond de son cœur ; ah Justine ! ah charmante Justine !... mais elle ne répond rien...

JUSTINE, *à part, d'un ton fâché*

Jusqu'à quel point il pousse la perfidie ?

FRONTIN, *à part.*

Que dit-elle ?

(*A voix haute.*)

Mais, hélas ! qu'est devenu cet air enjoué ; et, d'où vient cet air sombre et farouche ? te ferait-il charmante Justine, arrivé quelque malheur ?

JUSTINE, *à part.*

Le fourbe.

(*A voix haute.*)

Non.

FRONTIN.

La réponse est laconique, elle a de quoi m'étonner.

JUSTINE.

Ingrat, si ma réponse t'étonne, tes entrevues secrètes avec Fleurine doivent aussi m'étonner.

FRONTIN, *à part.*

Elle est jalouse.

(*A haute voix.*)

Hé quoi ! Justine, tu pourrais me soupçonner d'infidélité ; tu pourrais croire qu'une autre que toi eût pu captiver mon cœur ? non, le ciel est témoins de ma constance, & si mes sermens ne peuvent dissiper tes craintes sur Fleurine, tes attraits serviront du moins à me justifier.

ÉVENEMENT.

JUSTINE.

C'est en vain, que, par un langage séduisant, tu cherches à te justifier, cesse donc tes lâches artifices, car si jusqu'à présent j'ai paru sensible à tes discours trompeurs, ce n'étoit que pour mieux t'éprouver.

FRONTIN.

Tes reproches injustes m'accablent; non, jamais je n'aimerai que ma Justine, je ne vis que pour elle, et toujours je lui ferai fidèle.

JUSTINE.

Se pourroit-il que mes soupçon fussent faux, & que Frontin m'eût été fidèle?...

FRONTIN.

Oui, j'en atteste le ciel & tout ce qu'il y a de plus sacré!

JUSTINE.

Que tu connois bien les foiblesses de mon cœur, vas, fripon, je te pardonne, mais sur-tout plus d'entrevue avec Fleurine?

FRONTIN.

A ce trait de franchise je reconnois Justine.

JUSTINE.

Plus de complimens, laissons là nos amourettes, en un mot, que pense tu de celles de notre jeune maîtresse avec Valere, crois tu que Monsieur Dorante ne lui préférera pas Léandre, & qu'il voudra consentir à donner sa fille à Valere.

FRONTIN.

Si quelqu'heureux événement ne favorise Valere; jamais Monsieur Dorante n'y voudra consentir.

JUSTINE.

Et pourquoi Valere aime notre jeune maîtresse; il est

jeune & bien fait & son père fut l'ami de Monsieur Dorante ?

FRONTIN.

J'en conviens avec toi, mais il est comme tu le fais orphelin, dans l'infortune &...

JUSTINE.

Mais, Frontin, il est vertueux, & que faut-il de plus ?

FRONTIN.

Des écus... oui, Justine, la vertu sans richesse est maintenant sans éclat; sommes nous vertueux, mais sans biens, chacun nous fuit, chacun même dans nos vertus trouve des défauts; au contraire sommes nous vicieux, si nous sommes riches, l'éclat de la fortune écarte tous nos défauts, chacun par intérêt nous flatte & nous recherche; tombons nous dans la misère, on nous tourne le dos, & pour finir dans ce bas monde, quiconque est riche est tout.

JUSTINE.

Bonne maxime, ah pauvres jeunes gens pour qui la fortune fut ingrate, que je vous plains ! Mais, j'entends du bruit, retirons nous Frontin.

SCENE III.

LÉANDRE.

PLUS je la cherche, & plus elle semble me fuir.... Ah Léandre ! si l'amour te rends en plaisir ce qu'il te cause aujourd'hui de chagrin, à quel bonheur ne dois-tu pas t'attendre; mais ma raison s'échape, & mon cruel destin me condamne à languir, secher & mourir aux pieds de la cruelle; car enfin, mon amour s'accroît, s'irrite de jour en jour, & je brûle du désir de la voir & de lui parler... Et l'ingrate insensible à ma flâme,

ÉVÈNEMENT.

dans le moment où je la croyois trouver seule ici, est peut-être avec mon rival... Avec Valere: ciel! cette pensée seule m'accable & me fais bouillonner le sang... Mais, quel subit changement... Je me sens frissonner, je sens sous moi chanceler mes genoux, & je suis prêt de succomber... reposons nous un instant pour calmer mes transports.

(Ici Léandre doit s'asseoir comme quelqu'un désespéré, mettre ses deux points sur la table et poser ensuite sa tête sur ses deux points, comme quelqu'un qui dort.)

SCÈNE IV.

LÉANDRE, JUSTINE.

JUSTINE.

Quoi! dans l'instant où je crois trouver ma jeune maîtresse ici, où je viens à ses ordres pour m'entretenir de ses amours, je n'y trouve personne... que signifie cela... Mais j'apperçois quelqu'un qui me semble dormir, & si je ne me trompe, je crois que c'est Monsieur Léandre. Approchons & voyons ce qu'il a dans l'âme, car je fais qu'il aime ma maîtresse.

LÉANDRE, *à part.*

(Levant la tête de manière à n'être pas apperçu de Justine.)

Bon, c'est Justine.

JUSTINE.

Le voilà qui rêve.

LÉANDRE, *à part.*

La friponne.

JUSTINE.

Encore? Monsieur... Monsieur...

Eh que diable veut tu avec ton Monsieur, Monsieur ?

J U S T I N E.

Ah je respire ! je veux que vous me disiez si vous êtes mort ou en vie ; mais, vous avez bien fait de parler, car autrement j'allois de ce pas chercher médecin, apothicaire & toute la pharmacie.

L É A N D R E, *avec fureur.*

Peste de la servante, il semble que tout conspire à accroître mon tourment ; d'un côté, la maîtresse semble vouloir me faire mourir à petit feu, en dédaignant mon amour, & pour combler ma disgrâce elle répond à celui de mon rival ; de l'autre, la servante, d'une voix de centaure, vient me rompre la tête quand je cherche à oublier mes chagrins par un moment de repos, & me menace encore, pour me rendre malade, de médecin, d'apothicaire, & cela quand je suis en bonne santé : peste soit des femmes.

J U S T I N E, *à part.*

Peste soit de l'original ?

L É A N D R E.

Que dis tu & que marmote tu là tout bas entre tes dents ? Parle enfin ? Que veut tu, & que viens tu faire seule ici ?

J U S T I N E.

Ceci est une autre affaire.

L É A N D R E, *d'un ton railleur.*

Mais, ne pourroit-on pas sans être indiscret, chercher à s'introduire dans les affaires de Mademoiselle Justine ?

J U S T I N E.

Tout beau, Monsieur Léandre, quoique les affaires

ÉVENEMENT.

des femmes ne soit pas d'une grande importance, elles ont néanmoins souvent excité la curiosité de bien des hommes &...

LEANDRE.

Que veut tu dire avec tout ce verbiage?

JUSTINE.

Je veux...

LÉANDRE.

Eh bien que veut tu, & que venois tu faire ici?

JUSTINE.

Je... je... Mais Monsieur, êtes vous sujet à rêver de la sorte.

LÉANDRE, *à part.*

Elle se plaît à me faire enrager.

JUSTINE, *avec surprise.*

Ah la plaisante chose ! est-ce que vous seriez aussi somnambule ?

LÉANDRE, *à part.*

Elle ne finira pas

JUSTINE.

Encore.

LÉANDRE.

Mais enfin, achève donc ce que tu viens de commencer, &...

JUSTINE.

Je vous disois donc que je... je...

LÉANDRE.

Ensuite.

JUSTINE.

Que je... que j'étois venu ici croyant y trouver ma jeune maîtresse, pour m'entretenir avec elle.

L' HEUREUX

L É A N D R E.

Sur nos amour sans doute.

J U S T I N E.

Vous êtes pressant.

L É A N D R E.

Mais, acheve donc, enfin ?

J U S T I N E.

Et bien puisque vous le voulez, sur son amour avec Valere, &...

L É A N D R E.

Et... &... & bien après.

J U S T I N E.

Et qu'elle ne vous aime point, & qu'à mon avis vous pourriez bien aller ailleurs jeter votre poudre aux moineaux.

L É A N D R E, *à part.*

La perfide.

J U S T I N E.

Est-ce que vous rêveriez encore ?

L É A N D R E, *avec fureur.*

Non, non, je suis plus éveillé que jamais, & la...

J U S T I N E.

Ciel ! mais, que vois-je, est-ce que vous seriez aussi sujet à tomber en frénésie ! hola, hola, quelqu'un, vite, vite un siège & un verre d'eau.

L É A N D R E, *lui donnant un soufflet.*

Tiens voilà pour paier ton verre d'eau... La perfide... Mais sortons à l'instant, &...

(Il sort.)

ÉVENEMENT.

JUSTINE.

Peste quel amoureux ? comme il est caressant
Souffleter une fille comme moi... Une fille d'honneur...
Ah ! Ah ! Monsieur Léandre, vous n'y pensez pas, &
que je plaindrois ma maîtresse si on lui donnoit un mari
tel que vous, pour moi je ne suis qu'une soubrette,
mais avec toutes vos richesses je ne voudrois point de
vous pour mari ; & si jamais j'en prends un, je veux
qu'il soit plus doux & moins brutal ; mais j'aperçois
ma jeune maîtresse qui vient ici, voyons où en sont ses
amours avec Valere.

SCENE V.

SOPHIE, JUSTINE.

JUSTINE, *à part.*

COMME elle est changée, à peine puis-je la reconnoître.

SOPHIE.

Ah ma pauvre Justine ?

JUSTINE.

Ah ma pauvre maîtresse ! qu'avez vous donc, & quel
événement a pu vous empêcher de me dévancer ici ?
quelle paleur & quelle tristesse semble s'emparer de votre
âme, & vous faire succomber à la douleur.

SOPHIE.

Hélas !

JUSTINE.

Parlez promptement... Vous me faites frémir, & si
je puis apporter quelque remède à vos chagrins, je suis
prête à me sacrifier toute entière pour vous.

L' HEUREUX

S O P H I E.

Quel attachement ! ah , du moins si mon cruel destin me fait craindre de perdre un amant , Valere , (car tu fais...) du moins je trouve en toi une digne confidente à qui je puis conter ma peine.

J U S T I N E.

Mais , ma chère maîtresse , de grace consolez vous , & peut être que votre sort sera moins cruel que vous le croyez ;

S O P H I E.

Que je me console , ah Justine ! peut tu bien l'espérer , lorsque tous les malheurs semblent fondre en ce moment sur moi , lorsque tout concoure à me désespérer , & que mon père touche peut être au moment de se voir ruiné ; tu sens combien ce malheur m'éloigneroit de Valère ; & tu sens enfin les efforts qu'il feroit alors pour me faire épouser Léandre , car tu connois mon père. (Hélas ! parens cruel , faut-il toujours pour vos propres intérêts sacrifier vos enfans à votre ambition ?) Enfin , apprend donc qu'au moment de me rendre ici comme je te l'avois promis , M. Valmont , notre homme de confiance , est venu ce matin trouver mon père & lui a appris la triste nouvelle que l'insatiable Grapino alloit recommencer les poursuites d'un procès , d'où dépend toute la fortune de mon père ; juge de ma perplexité. Ah Justine ! si nous venons à succomber , que deviendrons nous ? Que deviendra Valère ? Et quel triomphe pour Léandre ?

J U S T I N E.

Il n'est pas encore temps de vous désoler , calmez vos chagrins , les choses peuvent tourner à votre avantage ,...

S O P H I E.

Je n'ose rien espérer ; mais , vois que de sujet de

Crainte je dois avoir, tu connois l'indolence de mon père dans les affaires, & l'activité de Grapino & de la chicane.

J U S T I N E.

Eh quoi, n'existe-t-il donc pas des loix & des gens équitables pour les faire exécuter ?

S O P H I E.

Sans doute, il en est qui se plaisent à soulager la veuve & l'orphelin, à défendre l'opprimé quand l'occasion s'en présente; mais, il en est d'autres aussi, qui sont bien différens, & je crains...

J U S T I N E.

Ne craignez rien, M. Valmont saura bien débrouiller cette affaire, & prendre les intérêts de Monsieur votre père; qui, une fois rassuré sur ce procès qui lui trouble le cerveau; & d'ailleurs, gagné par les instances de votre mère, pourra bien un jour consentir à votre union avec Valere, & congédier Léandre, car vous savez qu'il a un fond d'amitié pour lui, à cause de ses vertus & du service que son père lui a rendu en lui sauvant la vie, & que ce n'est qu'à cette considération que votre père la pris chez lui.

S O P H I E.

Je fais tout cela comme toi, & plut à Dieu que tu puisse dire la vérité; mais, tu connois mon père, tu fais qu'il est antiché des richesses de Léandre, qu'il est sans fils, vas, vas, Justine, sans ma mère, il y auroit déjà long-temps que Valere ne seroit plus ici, & qu'il traineroit ailleurs sa misère, car mon père n'a rien tant à cœur que d'avoir un gendre qui puisse soutenir l'éclat de son nom, par l'éclat de sa fortune, & tu n'ignores pas, sans doute, que Valere est orphelin, & qu'il n'a pour tout bien qu'un cœur sincère & vertueux.

J U S T I N E.

Ah ma pauvre maîtresse!

Cesse de t'affliger d'avantage, ta peine ne pourroit diminuer la mienne, aie l'oreille attentive sur-tout ce qui se dit ici, & les yeux actifs sur-tout ce qui s'y fait par raport à Valere; retire toi, & laisse moi un moment seule réfléchir sur mon cruel destin.

J U S T I N E, *se met en devoir de sortir.*

J'obéis à l'instant.

S O P H I E, *l'arrête.*

Mais arrête un moment, & dis-moi ce que Valere vient de te dire, il ma semblé l'avoir vu sortir lorsque je suis entré?

J U S T I N E.

Vous vous êtes trompé ce n'étoit point lui.

S O P H I E.

Qui étois-ce donc?

J U S T I N E.

C'étoit quelqu'un qui ne lui ressemble en rien, c'étoit Léandre.

S O P H I E, *avec surprise.*

Que dis-tu Léandre?

J U S T I N E.

Oui, Léandre lui-même, & quand je suis entré ici croyant vous y trouver, j'ai été très-surprise de le voir assis sur une chaise comme s'il eut été chez lui, la tête sur ses deux poings, comme quelqu'un qui dort.

S O P H I E.

Quelle effronterie... & que t'a-t-il dit?

J U S T I N E, *avec tristesse et naïveté.*

Ah! bien des choses.

SOPHIE.

Bon, mais encore.

JUSTINE.

Il m'a dit qu'il brûloit pour vous, & moi je lui ai naïvement répondu que vous ne brûliez guère pour lui & puis... & puis... pour me confirmer, il m'a fait... il m'a fait...

SOPHIE.

Eh! que t'a-t-il donc fait?

JUSTINE.

Et puis là dessus il m'a donné un soufflet, est brusquement sorti, en marmotant quelque chose entre ses dents, & ma laissé là seule plantée comme un piquet, il ne faisoit que de sortir quand vous êtes entrée & c'est sûrement lui que vous avez pris pour Valère.

SOPHIE.

Quel brutal ! c'est bien là son caractère brutal & fournois, tel qu'on me l'a dépeint ; mais, console toi ma pauvre Justine de cette disgrâce, j'aurai désormais soins de toi, & je ferai en sorte de te garantir de semblables disgrâces, retire toi, & vas à l'instant chez Monsieur Valmon pour l'engager à ne rien négliger dans notre affaire ; & compte, oui, ... compte sur ma reconnaissance.

JUSTINE.

J'obéis à vos ordres & j'y vole à l'instant.

SCENE VI.

VALERE, SOPHIE.

(Pendant cette scene , Léandre doit traverser le théâtre plusieurs fois d'une manière à n'être point vu de Valere ni de Sophie. Il doit alternativement paroître pensif, et témoigner par son geste beaucoup de fureur.)

VALERE.

C RUEL destin , faut-il pour de vaines richesses que tu me refuses , que je sois livré a tant de tourmens , que te plaisant sans cesse a me persécuter ; tu me prives encore du seul objet que j'aime , que j'adore Mais , que vois-je ... Quelle tristesse ... Quelle pâleur ... Je frissonne & je sens dans mes veines mon sang prêt à se glacer... Ah Sophie ! ah charmante Sophie ! qu'avez-vous ... Ma présence vous seroit-elle ...

SOPHIE.

Amant infortuné , n'augmentez pas mes maux ; ah Valere ! faut-il que je vous aye connu & que ...

VALERE.

Ciel , achevez , vous me faites frémir !

SOPHIE.

Hélas , je crains !

VALERE.

Ne craignez rien & parlez librement.

SOPHIE.

Puisqu'il faut vous le dire , apprenez donc que mon père ...

VALERE.

Et bien ...

SOPHIE.

ÉVENEMENT.

17

SOPHIE.

Est plus que jamais prévenu en faveur de Léandre, qu'il semble en son cœur plaindre votre infortune; mais, qu'il ne consentira jamais à vous unir à moi & je crains même...

VALERE.

Qu'avez-vous encore à craindre?

SOPHIE.

Qu'il ne prenne contre vous quelque parti violent; enfin, qu'il ne vous renvoie de chez lui.

VALERE.

N'ayez aucune inquiétude, votre père est prompt; (je le fais) mais, il est juste & humain. Eh pourroit-il être injuste, étant le père de Sophie? Non, non, il n'oubliera jamais ce qu'il doit à mon père. D'ailleurs, vous savez que votre mère a beaucoup pour moi, & qu'elle s'y opposeroit de tout son pouvoir.

SOPHIE.

Je fais qu'elle a beaucoup d'ascendant sur son esprit; mais hélas! elle ne peut rien obtenir de lui en votre faveur, il n'a en tête que Léandre, & c'est en vain qu'on lui parle de vous; mais, retirez vous Valere, quelqu'un pourroit nous surprendre ici, & mon pere pourroit bien lui-même... Mais, j'entends quelqu'un, ciel! c'est mon père... où fuir... où nous cacher... il nous a vus, ah Valere! nous sommes perdus.

VALERE.

C'est lui-même, hélas: que lui dirai-je...



SCENE VII.

VALERE, SOPHIE, DORANTE.

DORANTE.

QUE faites vous maintenant ici Valere, il m'a semblé, tout à l'heure, que vous parliez à Sophie avec beaucoup de chaleur.

SOPHIE.

Ah, mon père! nous...

DORANTE.

Taillez-vous ma fille, ce n'est point à vous à qui je parle.

VALERE.

Mais, Monsieur, nous...

DORANTE.

Et bien vous semblez interdit... achevez...

VALERE.

Nous, nous entretenions de géographie, & mademoiselle Sophie me repetoit mot pour mot sa leçon de ce matin.

DORANTE.

Sa leçon de géographie; ha, ha, ... Mais peste, vous preniez beaucoup d'intérêt à une science dont on ne s'embarasse guère à votre âge, & ...

SOPHIE.

Et nous avons déjà parcouru l'Asie, l'Afrique,

l'Amérique & nous étions sur le point d'entrer en Europe lorsque vous êtes entré ici comme une bombe.

DORANTE.

Et bien, de peur que vous ne vous perdiez dans l'une de ces quatre parties du monde, vous Valere, commencez à vous retirer promptement dans votre chambre, & ne paroissez point à mes yeux de la journée.

SOPHIE.

Mais, mon père, Valere...

VALERE.

Monsieur...

DORANTE.

Allez, vous dis-je.

SOPHIE, *à part.*

Quel coup de foudre pour moi.

VALERE, *à part.*

Qu'il est cruel de quitter ainsi ce qu'on aime.

DORANTE.

Et vous Sophie, allez aussi dans la votre repasser vos leçons de géographie.

SOPHIE.

Ah, mon père!

DORANTE.

Allez tous deux, vous dis-je, & laissez moi seul.

(*Ils sortent tous deux lentement, l'un d'un côté, et l'autre de l'autre, et se regardent avec tendresse, tandis que Dorante semble faire quelques réflexions.*)

SCENE VIII.

DORANTE.

DES leçons de géographie... Ha, mademoiselle Sophie, Valere vous aime, & paroît ne vous être pas indifférent. Ha, ha, ce n'est point à moi à qui l'on en fait accroire; n'aguère, & dans mon jeune âge je... je ne valois pas mieux qu'un autre; mais, voyez comme ils se soutiennent déjà? ne diroit-on pas qu'ils ont l'un & l'autre leur réponse toute prête sur les questions qu'on leur fait; il faut arrêter le mal dans sa source, car l'amour est comme une vieille coquette, plus elle se farde, plus elle veut se farder, chaque jour voit augmenter le fard dont elle voudroit cacher sa décrépitude, il en est de même en amour, plus on aime, plus on veut aimer; chaque jour, chaque heure, chaque instant voit s'accroître l'amour; & de même qu'on reconnoît toujours les traits hideux de la coquette; de même, l'amour malgré tout ce qu'il peut faire ne sauroit échapper aux yeux clairvoyans; mais, après tout... Valere est vertueux, je dois la vie à son père, & ne sembleroit-il pas... Eh, que dis-je? oubliant les intérêts de Sophie & les miens, je pourrois... je pourrois consentir à son mariage avec Valere, & Léandre se trouveroit ainsi frustré de ses espérances pour un orphelin, sans nom, sans fortune; non, non, l'éclat de mon nom & de ma fortune ne peut soutenir cette pensée révoltante; jamais Valere ne deviendra l'époux de Sophie, Léandre est le gendre qui me convient & jamais Cléantime n'obtiendra rien de moi: elle aura beau faire, elle aura beau dire, je veux être ferme, résister à ses vives instances; mais, la voilà qui vient, sans doute elle va me parler de Valere, c'est à moi maintenant d'être ferme, & de ne point me laisser fléchir.

SCENE IX.

DORANTE, CLÉANTINE.

CLÉANTINE.

QUE de peines l'amour ne fait-il pas éprouver aux malheureux amans, & combien n'en ai je pas moi-même éprouvé. Lorsque j'étois jeune, belle, riche, & que chacun me faisoit la cour; tantôt c'étoit un petit maître qui, soupirant à mes pieds, cherchoit à me conter fleurette; tantôt c'étoit un riche financier à perruque blanche qui, cherchant à me plaire, me faisoit les yeux doux & venoit en cadensant étaler à mes yeux tout l'éclat de son or; tantôt c'étoit un robin à cheveux longs; puis un petit abbé de cour, leste & fringuant, qui tous sembloient briguer ma conquête; mais, qu'en résulta-t-il alors, rien à leurs avantages, car je congédiaï les uns, parce que leurs manières me déplaisoient, & les autres, parce qu'ils étoient trop vieux.

DORANTE, *à part.*

Je m'en étoit bien douté, c'est le mariage de Valere qui l'occupe.

CLÉANTINE.

Et mon cœur alors ne tarda pas à se déclarer pour Dorante, quoiqu'il n'eut aucune fortune.

DORANTE.

Trêves de complimens, Madame, au fait, que voulez-vous?

CLÉANTINE.

Dorante est toujours prompt à son ordinaire,

B 3

Ah, nous autres vieux militaires nous avons le cœur bon; mais, tel est notre humeur, & ce n'est point à nos âges qu'on peut se reformer; mais, que vois-je... Cléantine paroît s'attrister, & la douleur est peinte sur son visage, Ah, Cléantine! d'où vient ce changement subit?

CLÉANTINE.

Hé quoi! ne l'avez vous pas encore deviné, lorsque connoissant l'intérêt que je prends à ce qui regarde Valère, & la tendresse que j'ai pour Sophie, vous avez inhumainement renvoyé ces deux pauvres enfans, chacun dans leur chambre, & qu'ils y sont l'un & l'autre depuis plus de trois heures dans un chagrin qui m'arrache l'âme, comme si en s'aimant ils avoient commis un grand crime, & comme s'ils étoient les maîtres de réprimer un penchant si naturel à l'homme.

DORANTE.

Si l'amour de Valère pour Sophie n'est point un mal à vos yeux, il répugne à mon cœur, il est contraire à mes vues; non, jamais, vous aurez beau faire & beau dire, non, jamais je ne consentirai à leur hymen.

CLÉANTINE.

Serez-vous donc toujours inflexibles, ferez-vous toujours insensible au chagrin de Sophie, & voulez-vous, enfin, être la cause d'un désespoir affreux, & peut-être...

DORANTE.

Rien ne peut me fléchir, mon parti est pris, & vous ne faites que m'indisposer contre eux.

CLÉANTINE.

Mais, ne vous ressouvenez-vous plus des obstacles qui survinrent à notre hymen, par rapport à votre peu de fortune, ne vous ressouvenez-vous plus qu'à cet époque ma famille entière s'y opposoit dans des vues d'intérêts; ah! combien de fois, soupirant à mes pieds, ne me fîtes vous pas voir son injustice; hé bien! votre air de franchise me plut alors, je sus rompre tous obstacles; je fis enfin votre bonheur & le mien; & vous voudriez vous opposer à celui d'un jeune homme vertueux, à celui de Sophie, ce cher enfant, qu'en son enfance, vous preniez tant de plaisir à serrer entre vos bras, & qui... & qui vous est cher encore: ah, Dorante, laissez vous donc toucher!

DORANTE, *d'un ton ferme & soutenu.*

C'est en vain, Madame, que vous cherchez à me séduire; me parler d'avantage de cet hymen, seroit vouloir m'irriter; non, je vous l'ai déjà dit, jamais Valere n'épousera Sophie.

CLÉANTINE.

Ciel! que vont-ils devenir?

SCENE X.

CLÉANTINE.

JE ne puis rien gagner sur son esprit; & tout ce que je puis lui dire ne sert qu'à l'aigrir contre moi & contre ces pauvres enfans... Que faire... Que dire: ah! pauvres enfans que deviendrez-vous; & toi Cléantine, que deviendras tu toi-même? car tu sens dans ton cœur un chagrin inexprimable... si... si j'employois quel-

qu'un dans cette affaire... Oui, si j'engageois Monsieur Valmont à parler à Dorante en faveur de Valere, mais, à quoi cela serviroit-il? Dorante a pour moi de l'amitié, il est même sensible à ma douleur, & si je n'ai rien pu obtenir de lui, que fera M. Valmont, auprès de lui? ah! il vaut beaucoup mieux ménager les soins de cet honnête homme, pour défendre nos intérêts dans le procès que Grapino est sur le point de nous intenter? hélas! malheureuse Cléantine, que de peines & de tourmens viennent à la fois troubler ton esprit; mais, j'apperçois Justine qui revient de chez M. Valmont, comme elle paroît essouffée, & comme cette pauvre fille prend intérêt à ce qui nous intéresse. Qu'il est rare de trouver de pareils domestiques!

S C E N E X I.

CLÉANTINE, JUSTINE.

CLÉANTINE.

AH! ma pauvre Justine, comme te voilà toute essouffée.

JUSTINE.

Hélas! que ne ferois je pas pour vous, Madame.

CLÉANTINE.

Tu me paroïs chagrine, M. Valmont ne t'auroit-il pas donné de bonnes espérances, & Grapino persiste-t-il toujours à vouloir nous persécuter.

JUSTINE.

Monsieur Valmont est dans les meilleures intentions pour vous; mais il craint que Grapino & les détours de la chicane ne vous deviennent funestes; & que...

CLÉANTINE.

Acheve.

JUSTINE.

Oui, il craint de ne pouvoir vous tirer de ce mauvais pas, & moi j'ai la même crainte que lui, car...

CLEANTINE.

Et bien...

JUSTINE.

Car je ne crois pas qu'il y ait au monde un second Grapino: ô quel homme! quel regard! quel air sauvage! & quel cœur de rocher; je ne puis me rappeler ses manières & son visage sans en avoir horreur.

CLEANTINE.

Tu est donc aussi allée chez Grapino?

JUSTINE.

Où n'irai-je pas pour vous.

CLEANTINE.

Que t'a-t-il dit?

JUSTINE.

D'abord, entrant dans la chambre où il étoit assis auprès d'un bon feu, feuilletant une liasse énorme de papé-
rasses, il s'est brusquement retourné, & m'appervant
il m'a demandé d'un ton rauque, ce que je voulois;
mais, comme son air farouche m'avoit d'abord intimidé
& que je restois interdite devant lui, il se disposoit déjà
à me tourner le dos, lorsqu'enfin je lui ai dis que je ve-
nois de votre part au sujet de votre affaire, & comme
je cherchois dans mes discours à vouloir l'intéresser en

votre faveur, & à vouloir émouvoir son cœur inflexible, ce n'est point tout cela qu'il me faut m'a-t-il dit, c'est cinquante mille écus, que Dorante me doit, & rien de plus, la dessus il m'a tourné le dos, s'est mis à tisonner son feu, a repris sa liasse de paperasses, & comme je persistois toujours à vouloir lui parler, il s'est levé comme un fou de dessus sa chaise, & ma fait sortir de sa chambre en me fermant poliment la porte au nez.

CLÉANTINE.

Le brutal!

JUSTINE, *avec naïveté.*

Et puis...

CLÉANTINE, *avec vivacité.*

Et bien, & puis...

JUSTINE, *avec finesse.*

Et puis, en rentrant ici j'ai eu la douleur de voir mademoiselle Sophie & Valere, tous deux dans leurs chambres, qui pouffent l'un & l'autre des soupirs qu'on entend du fond du jardin : ah ! ah ! ce spectacle ma fendu... ma fendu... ma fendu le cœur, & ma fait cent fois plus de peine que la mauvaise réception de Grapino ; j'ai même encore de la peine à me remettre du chagrin que j'en ai ressenti.

CLÉANTINE.

Console-toi ma pauvre Justine, j'en ai ressenti autant de peine que toi, je vais de ce pas adoucir les chagrins de ces pauvres enfans, & les délivrer de leur prison à l'instant.

SCENE XII.

JUSTINE, LÉANDRE.

LÉANDRE, *à part.***L**E soufflet lui tient toujours au cœur...*(A voix haute.)*

Justine... elle ne me regarde pas, elle est toujours fâchée... Justine... Justine... je veux faire ma paix avec toi.

JUSTINE, *avec tristesse.*

Et bien... Venez-vous encore me donner quelques plats de votre métier, & me confirmer de nouveau ; peste, comme vous y allez, & comme vous êtes expéditif.

LÉANDRE.

Non, non, ne crains rien.

JUSTINE, *à part.*

Je ne m'y fi qu'à demi.

(A haute voix, essuyant ses yeux & feignant de pleurer.)

Mais, Monsieur, comment s'en rapporter à vous ; sur la moindre chose vous vous mettez en fureur, & puis sans donner aux gens le temps de la réflexion vous les souffletés : ah ! je m'en souviendrai long-temps.

LÉANDRE.

Rassure-toi, te dis-je, tu m'avois un peu indisposé contre toi, & puis... & puis tu fais bien que dans le feu de l'action on est pas toujours le maître de se retenir.

JUSTINE, *toujours feignant de pleurer.*

Est-ce ma faute à moi, si mademoiselle Sophie ne vous aime pas, devois-je essuyer toute votre mauvaise humeur, & tout le poid de votre rage devoit-il retomber sur moi?

LÉANDRE.

La cruelle. Mais enfin, Justine oublions tout le passé, & faisons une paix éternelle; tiens, prends cette bourse, il y a dedans de quoi te payer au centuple le soufflet que je t'ai donné, & de quoi me remettre dans tes bonnes grâces.

JUSTINE, *à part.*

Prendrai-je ou ne prendrai-je pas... Il faut prendre... L'argent d'un brutal est aussi bon que celui d'un autre, il est bon dans tout temps, & sur-tout dans ce temps-ci.

LÉANDRE.

Que dis-tu là tout bas, est-ce que tu...

JUSTINE, *allongeant la main.*

Je ne dis rien, Monsieur... Je .. Je ...

LÉANDRE, *il lui met la bourse dans la main.*

On a bien de la peine à te décider à prendre ce que beaucoup d'autres prennent à pleines mains, & sans qu'on les en prie; mais, dis moi un peu & parle moi à cœur ouvert, as-tu appris quelque chose de nouveau par rapport à Valere & à Sophie.

JUSTINE.

Hé, sans doute, Monsieur, vous faites l'ignorant: ne diroit-on pas que vous n'êtes pas au fait du courant.

ÉVENEMENT.

29

LÉANDRE.

Que veux-tu dire ?

JUSTINE.

Mais, vous plaisantez, & ne savez vous pas...

LÉANDRE.

Je ne fais rien, te dis-je; mais de grace acheve.

JUSTINE.

Quoi! vous seriez le seul qui ne sauriez pas le prochain mariage de mademoiselle Sophie avec Valere ?

LÉANDRE.

Seroit-il possible !

JUSTINE, *avec finesse.*

Il n'y a rien de plus vrai, M. Dorante s'y est enfin décidé, & sous quelques jours, je crois que l'affaire.... que l'affaire sera faite.

LÉANDRE, *avec fureur.*

Que l'affaire sera faite ?

JUSTINE.

Oui, & dès ce moment ils vont se rendre ici, ils ne manqueront pas sans doute de parler de leur prochain mariage, & si vous voulez vous instruire encore mieux sur cette affaire, vous le pouvez aisément en entrant dans ce cabinet, d'où vous serez à portée d'entendre tout ce qu'ils vont dire.

LÉANDRE.

Tu as raison Justine, & ton idée est excellente; oui;

je veux y entrer & être le témoin auriculaire de ce qu'ils diront.

JUSTINE.

Depêchez vous, car...

LÉANDRE, *il en entre.*

Entrons donc.

JUSTINE, *en le poussant avec force dans le cabinet.*

Bon... Vous y êtes & pour long-temps: ha, ha, restez-y jusqu'à ce que je vous en fasse sortir.

LÉANDRE, *en frappant des pieds & remuant la porte comme s'il vouloit la forcer.*

Ah coquine! c'est donc ainsi que tu te moque de moi, je vais rompre la porte, & te...

JUSTINE, *avec finesse.*

Elle est bonne, la serrure est neuve, & vous n'en avez pas la clef.

LÉANDRE, *continuant toujours à remuer la porte.*

La friponne, me traiter ainsi après avoir mon argent... M'ouvriras-tu...

JUSTINE, *en riant.*

Ha, ha, la plaisante aventure!

LÉANDRE, *en redoublant ses efforts pour sortir.*

La vaurienne, m'ouvriras-tu enfin? où...

JUSTINE.

Nescio vos: ah Monsieur Léandre! vous avez cru

ÉVENEMENT.

31

fouffleter impunément une fille d'honneur comme moi ;
je savois bien que j'aurois ma revanche ; mais , voici
Frontin , en voici bien d'une autre.

SCENE XIII.

JUSTINE, FRONTIN, LÉANDRE.

FRONTIN , *en passant la main sous le menton de
Justine.*

AH ! le maudit métier que celui de servir chez les au-
tres... Tantôt c'est Frontin par-ci ... Tantôt Frontin
par-là ; oui , c'est pire qu'une galere ... Je n'y puis plus
tenir , & si je n'avois ma Justine pour me ... pour m'é-
gayer un peu l'esprit , je crois par ma foi que j'y suc-
comberois.

JUSTINE , *en repoussant frontin.*

Monsieur Frontin a les pieds chauds , & je crois qu'il
voudroit rire ?

FRONTIN , *continuant toujours.*

A quoi bon de se renfermer dans ses noires idées , il
faut savoir profiter du moment , le temps passe , la
mort vient , & l'occasion échappe.

JUSTINE.

Tout beau , tout beau , M. Frontin , & bride en
main , je vois avec vos belles maximes qu'il ne faudroit
pas rester trop long-temps seule avec vous , & que de
l'humeur dont je vous vois , vous pourriez bien un peu
trop vous émanciper.

FRONTIN.

Que veux tu ma Justine, je ne me mets pas souvent en train, & quand une fois j'y suis, je...

(Ici Léandre doit remuer la porte.)

Mais, qu'entends je, est-ce qu'il y auroit ici des revenans, j'entends remuer quelque chose & je ne vois rien.

JUSTINE.

Est-ce que tu rêves, nigaud, quand on est une fois mort l'on n'a pas envie de revenir.

(Ici Léandre doit remuer la porte.)

FRONTIN.

Encore... Le bruit vient de ce cabinet, & je vois bien maintenant que ce ne sont pas des revenans, mais bien des vivans : ha, ha, mademoiselle Justine, est-ce que... Mais, que dis-je... Soupçonner Justine de quelque intrigue secrète : ah Frontin, as-tu bien pu le penser !

JUSTINE, à part.

Il est jaloux.

(Ici Léandre doit encore remuer la porte.)

FRONTIN.

Le bruit redouble & l'on cherche à rompre la porte, je ne puis plus me retenir, entrons & voyons enfin.

(Ici Frontin doit chercher à ouvrir la porte.)

JUSTINE, en le retenant par le bras avec empressement.

Arrête un moment, où crains de me rendre victime de ton imprudence, c'est Léandre que je viens de renfermer dans

É V E N E M E N T.

33

dans ce cabinet , il y est pour expier ses vieux pechés,
& pour le punir du soufflet qu'il m'a donné ce matin.

L É A N D R E , *frappant des pieds & cherchant
toujours à forcer la porte.*

M'ouvriras-tu ?

F R O N T I N.

C'est lui-même , je reconnois sa voix... Voyez un
peu où étoit mon esprit... Ah Justine ! Justine....
pardonne...

J U S T I N E.

Vas , vas , Frontin , je te le pardonne de tout mon
cœur ; il n'est point de véritable amour qu'il ne soit
mêlé d'un peu de jalousie , & ...

L É A N D R E.

Aurez-vous bientôt fini tous vos dialogues , & tandis
que vous êtes là tout à votre aise , je suis dans ce ca-
binet tout morfondu.

J U S T I N E.

Tant mieux.

L É A N D R E.

Si je pouvois sortir !

J U S T I N E.

En attendant que vous sortiez , adieu M. Léandre ,
adieu , prenez patience , & bonne nuit.

L É A N D R E.

J'enrage.

J U S T I N E.

Adieu.

C

Adieu , ha , ha ,

(Ils sortent tous deux avec de grands éclats de rire.)

SCENE XIV.

(Léandre , aussi-tôt que Frontin et Justine sont sortis , doit ouvrir la fenêtre qui doit être à cet effet au-dessus de la porte du cabinet et paroître à l'instant.)

L É A N D R E.

ME voilà pourtant , enfin , monté... La coquine , jouer ainsi un homme de bien , un homme de qualité comme moi , & vouloir me laisser passer ainsi la nuit ; peste soit de la servante... Mais , ce n'est pas tout , il faut maintenant descendre , & je crains... je crains de descendre plus vite que je ne suis monté... Bon , voici de quoi mettre le pied , essayons & sortons enfin de ce cabinet... Si j'allois me rompre le col , cela les feroit encore bien mieux rire , n'importe , il faut tout hasarder , au risque de me casser le col.

(Ici Léandre doit se laisser tomber & se relever en boitant.)

Il ne falloit plus que cet accident pour m'achever , me voilà avec une entorse , à peine puis-je me porter sur les jambes , & j'ai le nez tout disloqué , car la friponne m'a poussé avec tant de violence , qu'il n'a pu soutenir le choc de la muraille..... Si elle pouvoit tomber sous mes mains , comme... comme... comme je l'étrillerois... Ah Léandre ! pauvre Léandre ! te voilà bien recompensé de ton amour , & comment oseras-tu désormais paroître dans le monde , après avoir

été ainsi berné; mais, quelqu'un pourroit ici se rendre, fortons promptement, de crainte de quelque catastrophe & cherchons à nous venger.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

CLÉANTINE.

TROP rigoureux destins, qui vous jouant des foibles mortels, causez tous leurs tourmens, répondez aux reproches d'une mère éplorée; Sophie ne reçut-elle la vie que pour se voir immolée. Eh que dis-je, & quel délire semble en ce moment s'emparer de mes sens; mais, voici Dorante, cherchons encore à le fléchir, & a le faire enfin consentir au mariage de Sophie avec Valere.

SCENE II.

DORANTE, CLÉANTINE.

DORANTE.

D'UN amour ridicule, qui blesse nos intérêts & ceux d'une fille qui nous est chère : ah Cléantime ! peux-tu attiser des feux qui contrarient mes vœux, & préférer Valere à Léandre, dont la fortune peut répondre à la nôtre, & semble déjà me présager des jours heureux pour Sophie.

Eh quoi, vous opposerez-vous toujours au bonheur de Sophie, & ne lui avez-vous donc donné la vie que pour la faire mourir.

DORANTE.

Quel délire vous aveugle! quoi, Sophie ne peut-elle donc être heureuse qu'en épousant Valere : ah Cléantine! auriez-vous oublié que ce pauvre orphelin, qui fut confié à nos soins dès son plus bas âge, n'a dans ce moment d'autres espérances pour vivre que nos bienfaits & notre humanité.

CLÉANTINE.

Hommes ambitieux, que l'avarice dominant, jusqu'à quel terme vos cœurs endurcis par la cupidité seront-ils insensibles à la voix des vertus; jusqu'à quel terme, prenant l'ombre du bonheur pour le bonheur lui-même, n'aurez-vous d'autres dieux que vos folles richesses : insensés que vous êtes, réfléchissez un moment & regardez sous vos pieds, vous y reconnoîtrez la matière dont vous fûtes formés. Oui, l'homme sous sa chaumière, au sein de sa famille, sans peine & sans soucis, est cent fois plus heureux que vous.

DORANTE.

Devois-je donc éprouver autant de résistance lorsque la fortune nous comble de ses dons; & pouvez-vous croire, qu'oubliant les intérêts de Sophie & les nôtres, je puisse consentir à son mariage avec Valere.

CLÉANTINE.

Valere dans l'infortune est vertueux, il aime Sophie, & Léandre dans l'opulence n'en sauroit être aimé; & vous voudriez par un vil intérêt sacrifier cette malheureuse à votre ambition & la désespérer : pouvez-vous

donc ignorer que les richesses sont à charge lorsqu'on ne peut s'aimer; & que l'homme ambitieux au faite de la grandeur, par un funeste revers est souvent confondu, & n'offre plus aux regards de ceux qui l'entourent que la vengeance d'un Dieu justement irrité; semblable alors à un vaisseau qui dirigé vers le port par un vent favorable, semble bientôt promettre aux matelots le plus heureux retour, & qui tout à coup agité par les vents vient enfin se briser contre un rocher affreux, n'offrant plus aux yeux des spectateurs effrayés, que des malheureux lutans contre une mort cruelle, & les débris épars d'un vaisseau englouti.

DORANTE.

Par vos discours séduisans n'espérez pas me fléchir, Sophie sans nulle expérience pourroit bien peut-être oublier Valere & répondre un jour à mes desirs.

CLÉANTINE.

Valere dès l'âge le plus tendre élevé avec Sophie, leurs goûts, leurs penchans devinrent bientôt communs, & l'amitié s'emparant de leurs cœurs fit développer en eux le germe de l'amour, (ce penchant naturel que l'homme le plus sage ne sauroit réprimer,) & vous voudriez... Ah Dorante!

DORANTE.

C'est en vain que vous cherchez à justifier l'amour de Sophie pour Valere, son intérêt & le nôtre s'oppose à son choix, ainsi Valere ne peut prétendre à devenir son époux. Voilà ma volonté.

CLÉANTINE, avec fureur.

Père injuste & barbare, ne crains tu pas que cette malheureuse, répondant à tes vœux en épousant Léandre, ne t'accable un jour de reproches, & ne te fasse repentir de ta cupidité.

Madame cessez de m'irriter.

CLÉANTINE.

Ciel faut-il !

DORANTE.

Cessez vous dis-je ou...

CLÉANTINE.

Ah Sophie ! ah Valere ! qu'allez-vous devenir.

SCENE III.

DORANTE.

LE ciel dans sa colère me vomit-il sur terre pour tourmenter les autres : ô cruelle ambition ! viens briser les fers qui retiennent mon âme captive sous tes loix , viens émouvoir mon cœur... Mais que dis-je & quelle indigne foiblesse voudroit en ce moment suspendre mes projets .. Verrai-je mes desseins s'évanouir , & Sophie malgré mes desirs fera-t-elle donc au pouvoir de Valere : loin de moi cette idée , je saurai l'arracher des bras de son amant... Mais, quels remords semblent m'arrêter tout à coup..... Valere n'a-t-il pas des droits sur Sophie, cruel que je suis... Ah Forval ! ah mon ancien ami, est-ce là ce qu'en mourant, les yeux baignés de larmes, en me montrant Valere pour prix de tes services, ce que je t'ai promis ; mais j'entends du bruit & j'aperçois Sophie.

SCENE IV.

DORANTE, SOPHIE.

DORANTE.

QUELS présages affreux s'offrent à mon âme, & me déchirent le cœur ?

SOPHIE.

Je me sens affoiblie, & à peine puis-je me soutenir : ah mon père ! qu'avez-vous & quel événement peut donc vous affliger ainsi ?

DORANTE.

Ah ma fille !

SOPHIE.

Expliquez vous enfin, & que dois-je faire pour calmer vos chagrins ?

DORANTE.

Oublier Valere pour toujours, & ne plus penser qu'à Léandre, dont je veux faire ton époux.

SOPHIE.

Ciel ! que dites vous mon père, l'amour est un feu qu'on ne peut arrêter, c'est un aimant qui vous attire à lui lorsqu'on veut l'éviter ; ainsi, jamais Léandre ne deviendra mon époux, Valere a su gagner mon cœur, je n'en puis plus disposer.

DORANTE.

Comment peux-tu t'opposer à mon choix : ah, si mes chagrins ne peuvent te toucher, considère au moins tes intérêts, & voit d'un côté, Léandre riche & opulent ; de l'autre, Valere dans la pauvreté & des enfans te maudissant & te reprochant leur existence & ta foiblesse.

S O P H I E.

Vos reproches m'accablent : hélas ! dans quelle affreuse perplexité mon âme est-elle plongée.

D O R A N T E.

Au nom d'un père qui te pressa si souvent contre ce sein que tu déchires, armes-toi de courage, & maîtrisant ton cœur, que l'amour paternel & ton intérêt triomphent enfin sur ta passion.

S O P H I E.

Qu'exigez-vous de moi, je ne puis...

D O R A N T E.

Fille ingrate & dénaturée, fors de ma présence, je t'abandonne à ton malheureux sort, redoute ma colere.

S O P H I E.

Hélas ! que vais-je devenir.

S C E N E V.

D O R A N T E.

S O P H I E n'aime point Léandre, & bravant mes rémontrances, elle n'a pas craint de me découvrir son amour pour Valere; que dois-je faire... Renverrai-je Valere de ma maison sans sujet (car Sophie est jeune & belle & ce n'est point un crime que de l'aimer.) Si je le renvoye, Cléantine ne me pardonnera pas, & Sophie en mourra de chagrin; il est plus prudent d'attendre que le temps qui détruit tout, la ramenant un jour à la raison, puisse lui faire oublier Valere, & la faire alors consentir à répondre à mes vues.

SCENE VI.

VALERE, SOPHIE.

VALERE.

Qu'il est heureux pour moi, vertueuse & belle Sophie, de pouvoir vous peindre en ce moment les vifs sentimens que vos vertus & vos charmes m'inspirent.

SOPHIE.

Que je vous plains; mais, quel cruel destin vous pourfuit donc ici ?

VALERE.

Expliquez-vous Sophie, ou j'expire à vos pieds.

SOPHIE.

Hélas ! je ne puis...

VALERE.

Achevez.

SOPHIE.

Répondre à votre amour.

VALERE.

Vous me faites frémir; hé quoi Sophie ! ne m'aimez-vous plus ?

SOPHIE.

Ne pensez plus à moi.

VALERE.

Perfide que vous êtes, quelque rival audacieux aurroit-il...

S O P H I E.

Vos reproches m'accablent, éloignez-vous Valere.

V A L E R E.

M'éloigner du seul objet que j'aime; non, non, rien ne peut me séparer de vous?

S O P H I E.

A quels dangers voulez-vous m'exposer : ah Valere ! mon père à notre hymen ne veut point consentir, souffrez que je vous quitte.

V A L E R E, *se jettant aux pieds de Sophie,*
Arrêtez un moment.

S O P H I E.

Ne me retenez plus, & craignez que mon père ne vous surprenne encore ici.

S C E N E V I I.

V A L E R E.

MES forces m'abandonnent, & je sens dans mes veines mon sang prêt à se glacer; hélas ! pourquoi Sophie m'a-t-elle ainsi quitté... Me seroit-elle infidèle, & Léandre auroit-il... Ou bien M. Dorante voudroit-il nous sacrifier à son ambition, je ne fais que penser, cherchons à nous éclaircir.



SCENE VIII.

LÉANDRE, FRONTIN.

LÉANDRE, *d'un air pensif.*

SOPHIE aime Valere , & dédaignant l'amour que je ressens pour elle; elle me fuis , & Valere ne quitte point ce lieu , que deviendrai - je , & que dois - je faire pour me venger ?

FRONTIN, *à part.*

Que signifie cela , & d'où vient cet air sombre & farouche.

(Frontin continue à voix haute.)

Qu'avez-vous donc Monsieur ?

LÉANDRE.

Hélas !

FRONTIN, *à part, montrant sa tête.*

Je crois qu'il en tient là.

(Frontin continue à voix haute d'un ton ironique.)

Hélas ! que faut-il faire pour servir votre amour & calmer vos chagrins , je me crois attendri.

LÉANDRE.

Plaindre Sophie & moi.

FRONTIN.

Justement je l'avois deviné, ce petit minois vous fait tourner la tête; mais , comment Valere prendra-t-il cela , car vous savez qu'il aime mademoiselle Sophie.

L É A N D R E.

Il ne l'aime que trop pour mon malheur.

F R O N T I N , *à part.*

Il est aussi jaloux.

(Frontin continue à voix haute.)

Et vous voudriez peut-être que je vous ménage quelques secrets entretiens avec elle.

L É A N D R E.

Tais-toi, maraud, je veux que tu me laisses en repos.

F R O N T I N *feignant de s'en aller.*

Puisque c'est ainsi, je me retire, je n'ai plus que faire ici.

L É A N D R E , *à part.*

Je ne fais que lui dire.

(A voix haute.)

Je t'ordonne de rester.

F R O N T I N , *à part.*

A-t-il perdu l'esprit ?

(A haute voix , feignant encore de s'en aller.)

Mais, Monsieur, permettez.

L É A N D R E.

Reste ici te dis-je.

F R O N T I N.

Eh que diable avez-vous donc, & quel vertige ?

LÉANDRE.

Ah mon cher Frontin, j'ai recours à toi pour me rendre un service.

FRONTIN.

Comme vous voilà radouci, quand on a besoin des gens, on les flare, on les caresse, quand on peut s'en passer, on fait comme vous, on les traite de maraud.

LÉANDRE.

Tu me plaisantes Frontin, est-ce que tu aurois de la rancune ?

FRONTIN.

Non, mais Monsieur, savez-vous bien que ces marauds & toutes vos ordonnances me déplaisent ; mais, oublions le passé, de quoi s'agit-il ?

LÉANDRE.

De faire ta fortune, si tu secondes mes vues.

FRONTIN.

Ce n'est pas une petite affaire, car j'en ai grand besoin : hé bien, pour y parvenir que faut-il faire ?

LÉANDRE.

peu de chose.

FRONTIN.

Bon, mais encore.

LÉANDRE.

Enlever Sophie ce soir sans plus tarder.

FRONTIN.

Je m'en étois bien douté, vous en êtes amoureux ;

mais, vous êtes violent en amour, l'affaire est délicate, & je crains que le père de Sophie...

L É A N D R E.

N'aye aucune inquiétude, je prendrai mes mesures pour qu'il n'en sache rien.

F R O N T I N.

Mais Monsieur, quand il seroit vrai que M. Dorante ignorerait que c'est moi, qui de concert avec vous ai enlevé Sophie, Valere est aussi à craindre que lui, & il seroit furieux quand il sauroit que c'est moi qui l'ai enlevée, & mes épaules suffiroient à peine pour l'appaiser; d'ailleurs mademoiselle Sophie ne m'a fait aucun mal, & ma conscience...

L É A N D R E, *présentant une bourse à Frontin.*

Tiens voilà de quoi rassurer ta conscience & guérir tes épaules.

F R O N T I N, *prenant & regardant la bourse avec joie et la montrant en l'agitant.*

Voilà le véritable antidote & le vrai baume de vie: ah précieux métal! que tu-es attrayant; mais, cette bourse m'électrise.... Je me sens tout autre, & me crois converti.

(*Ici Frontin veut s'en aller après avoir mis la bourse dans sa poche.*)

L É A N D R E, *arrétant Frontin avec colère.*

Arrête ici frippon, & laisse-là tes maximes: le temps presse & l'occasion est favorable; revenons à Sophie.

F R O N T I N, *à part.*

Je ne puis plus reculer.

(*A haute voix.*)

Eh bien, puisque vous m'y forcé, comment nous y prendre pour enlever Sophie, que faut-il faire? & où faut-il l'à conduire.

LÉANDRE.

Au château des Tourelles; ainsi, dès que la brune sera venue, rode adroitement sur la terrasse qui donne sur le rempart, & dès que Sophie paroîtra pour y prendre le frais, par un coup de sifflet donne moi le signal, afin que des gens affidés & apostés par moi, puissent au même instant la mettre malgré sa résistance dans la voiture disposée par mes soins au bout de cette terrasse; vas Frontin ne perd point de temps en enlevant cette ingrate, compte sur mes largesses.

FRONTIN.

La fortune me sourit, & je ne puis résister à tous ces argumens; ha petite friponne vous aurez beau pleurer, avant que la nuit de son ombre ait couvert toute la terre, par mes soins, vous serez renfermée.

LÉANDRE.

Je compte sur ton zèle, Frontin.

FRONTIN.

Reposez-vous sur moi.

SCENE IX.

LÉANDRE.

Tout est bien disposé pour enlever Sophie, & voilà Frontin parti... Ce garçon est adroit, & si le temps est

propice & qu'elle paroisse seule sur la terrasse, je reponds du succès, je prendrai si bien mes mesures que dès ce soir & sans qu'on s'en apperçoive, elle sera prise dans nos filets; si cependant ce coquin alloit me trahir, je serois perdu, car Dorante & Cléantine ne me pardonneroient pas, & Valere seroit furieux, car il a des droits sur Sophie, puisque Forval son père, fut l'ami de Dorante & lui sauva la vie... Que dois-je faire... Empêcherai-je Frontin d'exécuter mes projets, ou le laisserai-je à son poste... Si je l'empêche, n'étant plus retenu par aucune crainte, il me trahira peut-être, il vaut mieux le laisser faire, il n'est plus temps de reculer; d'ailleurs, Sophie dédaigne mon amour, c'est à moi de me venger & de la punir de son ingratitude.

SCENE X.

CLÉANTINE, VALERE.

VALERE.

O fortune ennemie, que t'ai-je fait pour me traiter ainsi!

CLÉANTINE.

Qu'a tu donc mon pauvre Valere? quelle tristesse a remplacé cet enjouement naturel, comme te voilà changé... Aurois-tu éprouvé quelques malheurs... Ou bien Sophie, sensible à l'amour de Léandre, te seroit-elle infidèle?

VALERE.

Elle est toujours la même, pour son malheur & le mien, & m'aime constamment malgré tous les obstacles qui s'opposent à son choix: hélas Madame! pour-quoi chez-vous m'avez vous donc reçu?

CLÉANTINE.

CLÉANTINE.

Pour y faire ton bonheur & celui de Sophie, en t'unissant à elle.

VALERE.

Quelle illusion, en flattant vos désirs, peut égarer votre esprit, quoi, y pouvez-vous penser, & ne savez-vous pas que votre époux ne voudra jamais consentir à notre hymen.

CLÉANTINE.

Reposes-toi sur mes soins, Dorante est prompt, mais il est bon, il est juste, & peut-être qu'il y consentira enfin.

VALERE.

Hélas ! je ne puis l'espérer, je crains plutôt...

CLÉANTINE.

Qu'à tu à craindre ?

VALERE.

Que votre époux ne prenne contre Sophie ou contre moi quelque parti violent.

CLÉANTINE.

Et sur quoi fonde tu tes soupçons ?

VALERE.

Sur des gens inconnus, dont la physionomie me présage des malheurs que je ne puis définir, qui rodent sans cesse sur la terrasse, & qui me font frémir.

CLÉANTINE.

Qu'entends-je, Dorante auroit-il quelques mauvais desseins &...

D

L' HEUREUX

VALERE.

Il y a lieu de le croire; mais, permettez, Madame, qu'ailleurs je traîne ma misère, & que fuyant loin d'ici, je rende une fille à son père, une épouse à son mari, & qu'enfin, après bien des tourmens, je ramène le calme que ma présence éloigne de ce lieu.

CLÉANTINE.

Dès ton âge le plus tendre, élevé par mes soins, ton père en mourant te remis dans mes bras, & jettant sur toi de tristes regards, me dit en se tournant vers moi les yeux baignés de larmes, voilà mon fils, Madame, voilà mon seul bien, c'est un dépôt sacré que je mets dans vos mains, daignez prendre soin de lui, & veiller sur son enfance. Attendrie par ces paroles touchantes je lui promis, hélas! de te servir de mère, & puis il expira; & tu voudrois que, violant ma promesse, je t'abandonne à ton malheureux sort: ah Valere! as-tu bien pu former un semblable projet.

VALERE.

Dans quelle perplexité suis-je plongé: ah Sophie! que vas-tu devenir, & que dois-je penser?

CLÉANTINE.

Ne crains rien, je veillerai sur elle & sur toi.

SCENE XI.

VALERE.

QUELS affreux présentimens viennent s'emparer de mon âme, & que signifient tous ces mouvemens qui me font fréssillir, plus je réfléchis & plus Frontin,

ÉVENEMENT.

51

qui rode continuellement sur la terrasse, semble accroître mes soupçons, & me persuader qu'il se trame ici quelque chose d'extraordinaire; cherchons, en épiant ce coquin, à découvrir cet important mystère, & à déjouer s'il est possible les projets de Dorante.

SCENE XII.

DORANTE, JULIE.

DORANTE.

Tous les malheurs m'accablent & me désespèrent, & je n'attends plus que l'instant de finir ma carrière.

JULIE.

Ah mon père, calmez vos chagrins!

DORANTE.

Comment peux-tu espérer que je puisse calmer mes chagrins, lorsque contrarié par ta mère par rapport à Sophie; & lorsqu'enfin, dévoré par un infernal procès, je vois déjà sous mes pieds le précipice prêt de m'engloutir.

JULIE.

Quoi, ce procès malgré toute apparence, contre vos intérêts, seroit-il donc jugé?

DORANTE.

Quand on est dans les mains de la chicane, les choses les plus claires deviennent bientôt embrouillées.

JULIE.

Maudite chicane, fléau du genre humain, que tu

nous cause de maux pour conserver nos biens ; mais ,
j'apperois ma mère & Sophie.

D O R A N T E.

Ciel ! qu'espèrent - ils de moi... Je sens mon âme
émue.

S C E N E X I I I.

DORANTE, CLÉANTINE, SOPHIE.

D O R A N T E.

ET bien Sophie es-tu toujours insensible à l'amour de
Léandre, & Valere triomphe t-il encore de son rival,
malgré tes intérêts qui s'opposent à ton choix.

S O P H I E.

Cessez de m'accabler , Léandre dans l'opulence ne
peut me plaire ; & Valere, quoique dans l'infortune a
su gagner mon cœur ; hélas ! que ne puis-je vous satis-
faire en étouffant mes feux.

D O R A N T E.

Ah Sophie ! l'amour t'égare & sourit déjà de son
triomphe , & si cet enfant malin ne te présente main-
tenant que des fleurs, l'hymen dans l'infortune ne t'of-
frira bientôt que des épines.

S O P H I E.

Si l'amour m'abandonne , l'amitié , ce sentiment si
pur , m'en dédommagera peut-être.

D O R A N T E.

Tu veux me faire mourir.

CLÉANTINE, *se tournant vers Dorante.*

Laissez-vous donc toucher ?

DORANTE.

Je ne fais où j'en suis.

CLÉANTINE, *avec beaucoup de feu.*

Ah Dorante ! si sourd au cri de la nature , au nom de l'amitié ferez vous insensible , & si je vous suis chère encore , rappelez-vous le trait de courage du père de Valere , vous arrachant des griffes d'un animal féroce prêt à vous déchirer , & exposant sa vie pour préserver la vôtre ; rappelez-vous , enfin , les promesses que vous fîtes à ce généreux ami , lorsqu'au moment de mourir , il vous remis Valere entre les mains.

DORANTE.

Je me sens attendri : ah Cléantine ! ah Sophie ! console-toi , & je consens , enfin , à t'unir à Valere ; mais , voici Valmont qui s'avance , retire-toi & vas rejoindre Julie.

CLÉANTINE.

Quel heureux changement.

SOPHIE.

Après bien des peines & des tourmens je vais donc respirer.



SCENE XIV.

DORANTE, CLEANTINE, VALMONT.

DORANTE.

D'où vous vient cette tristesse qui semble déjà me présager quelque chose de funeste : ah Valmont ! que venez-vous m'apprendre ?

VALMONT.

Ce que malgré mes soins & mes démarches je n'ai pu éviter , pour conserver vos biens.

DORANTE.

Je vous entends , je suis ruiné & mon procès est perdu.

VALMONT.

Je ne faurois vous le dissimuler , vos biens vont devenir la proie de vos usurpateurs , & l'hydre de la chicanne développant son infernal grimoire , vous menace de saisir tous vos meubles.

DORANTE.

O fortune inhumaine !

CLÉANTINE.

Je reste confondue.

VALMONT.

Hâtez-vous d'arrêter de ces vautours cruels , les poursuites rigoureuses , le temps presse & la foudre est prête à tomber sur vous & à vous écraser.

CLÉANTINE.

Qu'allons-nous devenir ?

DORANTE, *se retournant.*

Ciel ! je suis perdu , j'apperois des huissiers.

SCENE XV.

DORANTE, VALMONT, CLÉANTINE,
DURANDAL, GOURMANDIN.DURANDAL, *regardant de tous côtés.***I**L n'y aura rien à perdre ici , ce salon est bien garni
& les meubles sont précieux.

GOURMANDIN.

Si la cuisine est de même nous ne mourrons pas de
faim.DORANTE, *s'adressant à Durandal.*

Que cherchez-vous ici ?

DURANDAL.

Dorante.

DORANTE.

C'est moi , que voulez-vous ?

DURANDAL, *mettant ses lunettes en parlant du
nez.*Cinquante mille écus de principal que , par sentence
bien & duement en forme , vous avez été condamné.

D 4

a payer à M. Grapino, ci-devant procureur au châtelet de Paris, & de plus deux mille écus pour peines extraordinaires, dommages & intérêts, sinon & faute de quoi, nous avons l'ordre de saisir tous vos meubles & d'établir ici garnison.

CLÉANTINE, *à part.*

Le fripon.

DORANTE.

Je ne puis payer à l'instant cette somme.

DURANDAL.

En ce cas, Gourmandin, broyons du noir & procédons.

VALMONT.

Arrêtez un moment, je vais aller chez M. Grapino, & peut être obtiendrai-je de lui...

DURANDAL.

Cela est inutile, nos ordres sont précis, c'est à nous de les suivre; mais, écrivons à l'instant.

GOURMANDIN.

A merveille.

DURANDAL, *mettant ses lunettes, tire de sa poche une écritoire et du papier, s'assied, écrivant et lisant à mesure qu'il écrit.*

L'an.... &.... à la requête de M. Grapino, en vertu d'une sentence dûment en forme, moi Durandal, huissier au ci devant châtelet de Paris, assisté de Gourmandin, & sur le refus qui nous a été fait par Dorante de payer la somme ennoncée en ladite sentence; nous huissier susdit faisons irrévocablement tous les meubles & effets, dont le détail suit:

GOURMANDIN.

C'est à savoir, premièrement, une demie douzaine de beaux fauteuils à la moderne, une table à pieds de biche, une chaise & un secrétaire à dessus de marbre.

DURANDAL.

Continue.

GOURMANDIN, *prenant et mangeant avec voracité ce qui est dans le plat.*

Un plat de porcelaine.

DURANDAL.

Ensuite.

GOURMANDIN, *buvant le vin de la bouteille.*

Une bouteille.

DURANDAL.

Et bien après.

GOURMANDIN.

Une bouteille vuide.

DURANDAL.

N'apperçois-tu rien autre chose.

GOURMANDIN, *prenant et mangeant le sucre qui se trouve dans le pot.*

J'oubliois ce petit pot.

DURANDAL.

Passé à d'autres objets.

CLÉANTINE, à part.

Le gourmand.

GOURMANDIN, *prêtant l'oreille comme quelqu'un qui écoute.*

Les oreilles me bourdonnent, je crois qu'on parle ici de moi.

DURANDAL.

Laisse-là tes oreilles, au fait Gourmandin, n'y a-t-il plus rien ici qui mérite...

GOURMANDIN.

Non.

DURANDAL.

Et ce petit coffre qui te crève les yeux?

GOURMANDIN.

Je n'y prenois pas garde, il faut aussi le mettre.

DORANTE.

Il ne m'appartient pas.

DURANDAL.

Et que nous importe, il se trouve chez vous, il doit être saisi; mais à qui est-il donc?

DORANTE.

A un pauvre orphelin, qui dès son plus bas âge par son père expirant, fut confié à mes soins.

DURANDAL.

Comment le nomme-t-on, afin que je puisse en faire mention?

ÉVENEMENT.

59

DORANTE.

Valere Forval.

VALMONT, *avec étonnement.*

Se pourroit-il...

CLÉANTINE.

Je ne fais que penser...

DORANTE.

Qu'avez vous donc Valmont?

VALMONT, *avec empressement.*

Valere Forval; mais, quel est l'âge & le lieu de la naissance de cet infortuné?

DORANTE.

Il vient d'atteindre sa dix-huitième année & naquit près Nancy.

VALMONT.

Et quelle étoit la profession de son père?

DORANTE.

Il n'en exerçoit aucune & vivoit du revenu de ses immenses biens; mais, comme moi ruiné par la perte d'un procès; après avoir erré long-temps de pays en pays, il trouva enfin un asyle chez moi, & me confia en mourant ce pauvre orphelin.

VALMONT.

Mais, n'avoit-il pas un oncle?

DORANTE.

Oui.

VALMONT.

Qu'est-il devenu ?

DORANTE.

Il passa dans le pays étranger, & j'ignore ce qu'il y fait.

VALMONT.

Je n'en puis plus douter... Ah Dorante ! il y amassa des biens immenses, & après avoir formé le dessein de revenir ici, il y vendit toutes ses possessions; mais, incertain sur l'existence de son frère qui étoit le père de Valere, & sur le lieu de son domicile, il me fit passer deux cent mille écus, dont je suis maintenant dépositaire, & mourut quelques temps après dans le célibat; ainsi, cet orphelin en devient héritier.

CLÉANTINE.

Heureux événement !

DORANTE.

Est-ce donc un songe ou une réalité : ah Valmont ! souffrez que vers Valere je me rende à l'instant.

DURANDAL.

Ceci pourra bien déranger notre affaire.

VALMONT.

Ne précipitez rien : ah qu'il sera doux pour moi d'être la cause du bonheur de cet infortuné, & de pouvoir lui remettre un dépôt si précieux.

DURANDAL.

En attendant, je me retire auprès de M. Grapino, de tous ces meubles, Gourmandin, soit le gardien fidèle; mais, j'entends du bruit, voici quelqu'un qui vient.

(*On doit en cet endroit tirer un coup de pistolet derrière le théâtre; car c'est en ce moment que Valere arrache Sophie des mains de ses ravisseurs.*)

CLÉANTINE, avec surprise.

Que signifie ce coup de pistolet..... Je suis saisie d'effroi.

DORANTE.

Ciel! que vois-je, en dois-je croire mes yeux?

SCENE XVI.

DORANTE, VALMONT, CLÉANTINE,
SOPHIE, VALERE, GOURMANDIN.

(*Gourmandin doit se tenir à l'écart pour n'être point aperçu de Valere & de Sophie.*)

VALERE, s'avancant avec beaucoup de précipitation sur la scène, tenant Sophie dans ses bras, et un sabre en main comme quelqu'un qui vient de terrasser son ennemi. Sophie doit être pâle, échevelée et dans un désordre analogue à la circonstance.

DE ces vils ravisseurs j'ai déjoué le complot, en arrachant Sophie de leurs mains criminelles, & le traitre Léandre à péri sous mes coups... Le lâche, vouloir me surprendre pour m'assassiner.

Ciel!

DORANTE.

Qu'entends je... Se peut-il : ah Valere ! comment pourrai-je reconnoître une aussi belle action ?

VALERE.

En me donnant Sophie.

DORANTE.

Comment te la refuserois-je , ton père me sauva la vie , & Sophie te doit la sienne ; car sans toi Ciel ! que feroit-elle devenue ? ah Valere ! que dès ce soir l'hymen t'unisse avec elle ; que ne puis-je en te donnant sa main , te donner autre chose...

VALERE.

Vous me rendez la vie ; mais , que vous est-il donc arrivé pour être ainsi troublé ?

DORANTE.

Hélas ! je crains...

SOPHIE.

Expliquez-vous mon père , où...

DORANTE.

Ah Sophie ! ah Valere ! ah mes enfans , je ne puis vous le cacher , mon procès est perdu , mes meubles sont saisis , je suis sans ressource & totalement ruiné.

SOPHIE.

Le malheur nous poursuit.

VALERE.

Consolez-vous, nous travaillerons Sophie & moi pour vous soutenir dans votre infortune, ainsi que votre épouse; ah ! qu'il me sera doux de pouvoir vous soulager & de pouvoir essuyer vos larmes : hélas ! que ne puis-je autrement adoucir vos chagrins, & réparer vos pertes.

DORANTE.

Quelle grandeur d'âme.

VALMONT.

Vous le pouvez Valere, les dieux touchés de votre infortune ont eu pitié de vous, & vous comblent aujourd'hui de biens; apprenez donc que votre oncle, que trop jeune encore, vous n'avez pu connoître, après avoir passé dans le pays étranger, y amassa des biens immenses, & y forma le projet de revenir ici; ainsi, après avoir vendu toutes ses possessions, incertain sur l'existence de votre père & sur le lieu qu'il habitoit, il me fit passer deux cent mille écus, dont je suis maintenant dépositaire, & mourut peu de temps après dans le célibat; cette somme vous appartient comme héritier de votre père.

VALÈRE.

Quel bonheur imprévu.

SOPHIE.

Seroit-il possible ?

VALMONT.

Il n'en faut plus douter.

DORANTE.

Ainsi, que dès ce soir l'hymen vous unissant vous rende heureux tous deux.

64 L'HEUREUX ÉVENEMENT.

CLÉANTINE.

Mes vœux sont accomplis.

SOPHIE.

Ah qu'il est doux pour nous de soulager un père !

VALERE.

En le comblant de biens & réparant ses pertes.

CLÉANTINE.

Quelle générosité.

DORANTE.

Comment pourrai-je...

VALMONT.

Ne perdez point de temps , la chicane est surveillante & prompte , & fait mettre à profit jusqu'au moindre retard ; ainsi , ne songez plus qu'à payer Grapino , & unissant Valère à Sophie ; prouvons aux ambitieux que la vertu est préférable aux richesses , & que c'est une folie que de compter sur les biens d'ici bas.

Fin du second & dernier acte.

